

Réflexion

Bonne distance ou juste proximité ?

L'affect a-t-il sa place dans les relations entre professionnels et personnes handicapées ? Directeur de la Maison Saint Damien, lieu de vie pour personnes handicapées, au Mans, Loïc Blanchard nous livre sa réflexion à contre-courant du discours ambiant.

Quand j'étais en école d'éducateur spécialisé, on nous parlait de la "bonne distance" à avoir vis-à-vis des publics en difficulté. Je préfère à ce terme celui de "juste proximité". Simple question de sémantique ? Je crois au contraire qu'il y a derrière ces mots une réalité riche d'enseignement pour notre accompagnement des personnes en situation de handicap.

La "bonne distance", me semble-t-il, renvoie à un principe de précaution : il faut se protéger de l'autre. Les publics que nous accompagnons peuvent nous atteindre, c'est un fait. Mais cette expression met l'accent sur le versant négatif, instaurant une méfiance quant au risque de cette atteinte. Or, ces personnes nous atteignent aussi de manière positive.

Le premier risque avancé est celui de la confusion des places et des registres. Le travailleur social en charge de "traiter" des difficultés, des carences, des symptômes, peut craindre la "contamination pathologique", il a peur de perdre le sens de sa mission et de se faire accaparer par la demande d'amour de ces personnes. De fait, nous ne sommes pas missionnés pour aimer, mais penser qu'il n'y aura pas d'affects dans la relation est un leurre.

Souffrir avec l'autre

Un autre risque concerne le poids du fardeau de l'autre : si je ne me protège pas assez, je risque

d'être un peu "esquinté" par sa souffrance et de la prendre pour moi. C'est toute la réflexion autour de la compassion : peut-on souffrir avec l'autre et porter avec lui sa souffrance sans qu'elle nous envahisse ? Car l'autre aura besoin que l'on demeure un peu plus solide, un peu plus fort. Trop d'acteurs du médico-social ont une culture de la clinique plus attachée à la souffrance en tant qu'objet, qu'à la personne sujet de cette souffrance. Traiter les symptômes ne leur fait pas trop peur, entendre le cri de la personne est plus compliqué... Très souvent cela se traduit par une difficulté des professionnels à laisser entrevoir à la personne elle-même l'écho émotionnel que cela provoque chez eux. Au lieu de dire à un résident "j'ai de la peine pour toi", ils vont utiliser un autre discours assez technique : "J'entends ce que tu me dis. C'est normal d'avoir de la peine dans cette situation. Tu peux en parler avec le psychologue. Nous allons réfléchir à ce qu'il faut mettre en place pour t'accompagner..." C'est une réponse de posture professionnelle (et parfois même d'imposture), une "bonne pratique", mais qui manque d'humanité. C'est la symbolique de la blouse blanche du thérapeute qui ne dévoile rien de la femme ou de l'homme caché derrière... Certes, il ne convient pas de tout dire de soi ni de se laisser complètement aller à ses émotions sans quelques réflexes professionnels et quelques outils. Il s'agit de trouver à chaque fois dans la relation le juste équilibre : on peut parfois s'autoriser à être



"L'attachement est indispensable pour mener à bien nos missions d'accompagnement".

certain nombre de professionnels ont du mal à se laisser toucher par peur de perdre leur statut. D'autres pensent qu'il suffit de changer de costume pour passer de la sphère professionnelle à la sphère personnelle ; et inversement. Je pense que l'on paye forcément ce genre de dichotomie : on finit par exploser à son travail ou dans sa famille.

Comme le relève le psychologue Paul Fustier, l'attachement est indispensable pour

plus proche avec telle personne, moins avec telle autre, en fonction de ses besoins et de son histoire. Certes, cela implique de passer tout de même sous le prisme de la réflexion individuelle et collective, notamment lors des réunions d'équipe. Les professionnels évoquent aussi souvent ces questions en analyse des pratiques.

"Partage du pain"

Nous croyons que le meilleur moyen pour aider l'autre est de ne pas souffrir nous-mêmes, mais alors nous interdisons une forme de rencontre. Si je suis le "super éducateur" ou le "super médecin" qui n'a jamais mal nulle part et qui n'est là que pour traiter les maux de l'autre, je renvoie cette personne à un statut d'infériorité et d'indignité. Au contraire, en lui révélant non pas tout, mais au moins un peu qui je suis et ce que je ressens, nous pourrions nous reconnaître mutuellement comme n'étant pas si éloignés l'un de l'autre. De même lorsque ces personnes me donnent et me partagent des choses heureuses et positives. Mais à quoi je sers, se demande alors l'éducateur, si une personne avec un handicap me partage sa joie de vivre alors que je crois être là pour l'aider à aller mieux ? Un

mener à bien nos missions d'accompagnement. L'étymologie du mot accompagnement renvoie au partage du pain. C'est pour moi la plus belle définition de notre travail. Hélas, on a du mal dans le travail social à sortir de l'idée que l'éducateur donne, et que la personne accompagnée est dans le contre-don. En d'autres termes la personne rend. Or, quand un stagiaire arrive chez nous, ce sont les personnes qui l'accueillent, lui proposent un café, lui expliquent comment on vit ici... Ce sont souvent elles qui donnent en premier ! *In fine*, ce partage donne du sens à ce que vivent ensemble professionnels et résidents. Il s'agit de laisser s'exprimer ce qui fait notre humanité : nous sommes faits pour aimer et être aimés. Plutôt que de nous demander si l'amour a sa place dans une relation de travail, nous pourrions partir de ce postulat que nous sommes tous des êtres d'amour. Et alors regarder comment cela entre en compte dans une mission d'accompagnement des personnes fragiles.

Loïc Blanchard